



## Les mémoires d'un poilu de 14

*A mes neveux et nièces Jean et Jeanne Marie et à leurs enfants Christian et Dominique en témoignage de la grande affection que j'ai pour eux. Gaston Hivert le 21 Décembre 1919*

J'ai 80 ans et à l'occasion du cinquantenaire de ma de ma libération (12 Aout 1919) après 7 ans et 52 jours de caserne et de guerre, je voudrais essayer de reconstituer cette période de ma jeunesse, que j'ai vécue dans l'infanterie 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Auxerre, 5<sup>e</sup> compagnie. On voudra bien m'excuser, si quelques oublis ou lacunes s'y sont glissés ? Je fus donc libéré de l'armée active, le 16 novembre 1913 ; rabiote dû à la loi de trois ans qui venait d'être votée.

### — Mobilisation et débarquement —

Le 2 Août 1914, j'étais mobilisé à Auxerre, à mon ancienne compagnie la 5<sup>e</sup>, et le lendemain nous partions par le train, la joie au cœur, pour deux mois au plus, après avoir pris Berlin. Le 5 Août, nous débarquions à Sampigny (Meuse) patrie de Poincaré ! En descendant la côte qui mène à Sampigny, nous croisons un sous-officier français dans une voiture découverte ; brandissant d'une main une botte de « Uhlans » ; ce tableau exaltait encore notre ardeur et notre désir de vaincre ! Mais plus tard nous apprîmes que c'était un espion allemand, qui au moyen de ce stratagème traversait toutes les troupes françaises qui montaient au front, afin de renseigner ses chefs sur les forces ennemies. Heureusement les officiers d'artillerie qui venaient derrière nous avec leur matériel, eurent plus de flair que nos gradés, et arrêtaient la randonnée de cet espion, qui fut exécuté sur place. Puis quelques jours plus tard, nous allons

camper dans un petit village « Montsec », d'où nous découvrons au loin, les forts de Metz. Les habitants de ce petit village, nous accueillirent froidement, allant même jusqu'à couper les cordes des puits, pour nous priver d'eau ; aussi fallait-il ensuite, accompagner les corvées d'eau et de bois, de 4 hommes et un caporal ! ...

### — Mon premier coup de feu —

Ce village, situé sur un coteau, dominait une plaine entourée d'une petite forêt ; c'est là, que l'on nous apprit, avec nos outils fixés sur nos sacs, à creuser des petits trous, pour pouvoir dissimuler nos genoux, afin de ne pas être vus par un ennemi éventuel. Un jour je fus désigné avec un copain pour aller tenir un petit poste avancé. J'étais sentinelle fixe et mon camarade sentinelle mobile, comme aux manœuvres ! ... Soudain vers quatre heures du soir, nous sommes prévenus par le petit poste qu'une patrouille de « Uhlans » avait été signalée dans la région. J'ouvrais l'œil, et presque au crépuscule, j'aperçois dans un tourbillon de poussière, un groupe de cavaliers sortant de la forêt, qui s'arrêtait pile. Comme il y avait plus de 400 mètres, j'avais le droit « suivant la théorie », de tirer sur un groupe, ce que je fis sans hésiter. Aussitôt les cavaliers rentrèrent sous bois, et la sentinelle mobile alla prévenir le petit poste qui alerta le grand poste, d'où le chef alla prévenir le chef de bataillon ; mais celui-ci se trouvait face à face avec le maréchal des logis du 8<sup>e</sup> chasseur à cheval qui venait rendre compte au commandant, que le poste avancé avait tiré sur eux... Sans aucun blessé heureusement. L'incident s'arrêta là. On avait omis de signaler aux avant-postes qu'une patrouille de chasseurs était partie en reconnaissance. Ma première balle fut donc pour les français et je ne fus pas inquiet, au contraire... Après quelques jours passés dans ce petit pays, nous fûmes dirigés par étapes successives en direction de la Belgique. Un matin au petit jour, notre commandant O...réunit en carré son bataillon dans une prairie et nous annonça, il est possible que dans quelques heures, nous soyons en contact avec l'ennemi. Aussi je vous rappelle les consignes : Voir sans être vu, tuer sans être tué !

### — Baptême du feu —

Puis nous reprenons notre route en colonne de compagnie (c'était le samedi 22 Août 1914) nous passons un pont de chemin de fer avant d'entrer dans un village appelé Signeules ; à gauche de Virton.

Les Belges nous reçurent à bras ouverts, bourrant nos musettes, de provisions tabac etc et

nous disent, les boches ne sont pas loin, car des patrouilles de « uhlands » sont passées cette nuit dans le patelin... Après une petite pause, par un brouillard « à couper au couteau » nous sortons de ce village, toujours en colonne de compagnie et l'arme à la bretelle. Quand soudain, un crépitement intense de coups de fusil se fait entendre sur notre gauche et les balles sifflent à nos oreilles. Les gradés surpris nous crient : Approvisionnez ! En tirailleurs ! Dans le fossé ! Feu à volonté ! ! ! Un copain reçoit à mes côtés, une balle qui lui traverse la joue, et de sa main, tenait la partie pendante sanguinolente, c'était ma première vision d'un blessé. Il fut dirigé avec d'autres blessés vers l'Eglise du pays, que nous venions de quitter. Et nous, nous continuions à tirer dans le brouillard, en direction d'où venaient les coups de feu. Ces compagnies s'étaient infiltrées les unes devant les autres, on se tirait dessus mutuellement et vers 11 heures nous commençons à battre en retraite... Nous avons rencontré vers midi l'artillerie qui prenait position pour nous soutenir. Le brouillard étant tombé, leurs batteries étaient à peine en place, qu'elles sautaient comme des souches dans leurs caissons ? C'était vraiment le sauve qui peut ! Les allemands étaient bien supérieurs en nombre et en matériel !

### — Retraite de Charleroi —

Après des heures de marche forcée, nous nous arrêtons le soir, dans des fossés au bord d'une route. Bilan : A ma compagnie sur 270 hommes, nous nous retrouvons le soir à 45, commandés par un sergent, les autres étaient tués, blessés, ou prisonniers, (d'où la légende du 4<sup>e</sup> d »débineur ») et pour cause, sur un effectif de 4000 hommes nous n'étions plus que 1200. Nous avons appris plus tard que nous faisons parti de la fameuse bataille et retraite de Charleroi. Nous avons vu sur la route de Longwy à Longuyon, notre Général du 5<sup>e</sup> corps, compulsant sa carte d'état major, le Général B..., baissant la tête entendant les murmures et même des protestations des déchetts des troupes qui passaient à ses côtés. Il fut limogés et remplacé dans les 48 heures par le Général M... qui commandait la place de Paris, et cela par ordre du Général Gallieni.

Nous avons donc battu en retraite, pendant plusieurs jours, ayant toujours à notre réveil les boches à quelques centaines de mètres de nous, et ce jusqu'à « Rembercourt aux pots » où la pression allemande s'arrêta de se faire sentir. Les restes de nos régiments étaient mélangés, nous étions sans ravitaillement d'aucune sorte : Nourriture, munitions ou victuailles, on volait ce que l'on pouvait dans les fermes abandonnées ; un pauvre mulet qui errait dans un pré fut abattu à coup de Lebel, et pour éviter de se faire eng... on n'hésita pas à en donner une cuisse à la popote des officiers, qui l'acceptèrent joyeusement. Parfois nous nous heurtions entre

nous, pour bondir sur un morceau de boule de pain, souvent moisi que les artilleurs avaient jeté dans le fossé. Puis enfin, nous fûmes reformés par régiment et divisions ; cette opération terminée nous avons été dirigé sur Dan-sur-Meuse que les allemands coupaient rive gauche, et nous, rive droite. Comme on dominait la ville, on voyait ces messieurs aller aux corvées d'eau ; mais on ne tirait pas dessus, par crainte de représailles. Cela dura plusieurs jours plutôt calmes, puis vint l'ordre de se retirer ; paraît-il nous étions menacés d'encerclement ; la division qui était à notre gauche, avait cédé sous la pression ennemie ?

### — Les gros noirs ! —

C'est en nous retirant de cette position que nous connurent « les gros noirs ! » comme on les appelaient ! Jusqu'à ce jour nous ne connaissions que les « Sehrapnels » qui étaient des petits obus de 77 et qui éclataient à 2 ou 3 cent mètres au dessus de nos têtes, répandant leurs projectiles ou leurs éclats plus ou moins dangereux, ayant notre casque et notre sac sur le dos. Mais les « gros noirs » c'était de gros fumants de calibre 150, qui éclataient dans un vacarme épouvantable, démoralisant et déversant des kilos de ferraille et de projectiles de toutes sortes. C'est sous cette avalanche que nous nous sommes retirés de la Meuse, jusqu'à Varennes-sur-Argonne ; en passant par Montfaucon, Douleon et Vauquois. Là je reçu ma première blessure par une balle qui m'a effleuré le bras gauche, peu de choses, mais comme je souffrais d'une crise de dysenterie aiguë, comme beaucoup de copains, le « toubib » en a profité pour m'évacuer, je fus donc dirigé vers l'arrière. J'ai appris pendant mon évacuation que le « Kronprinz » avait arrêté sa marche en avant, et avait fait retirer ses troupes dans les Hauts de Meuse, ce qui amena la guerre de position dite de « Tranchées », qui par la suite se généralisa sur tout le front.

### — Retour au front —

J'appris que les allemands s'étaient retirés sur les Hauts de Meuse et avaient commencé la guerre de tranchées. Je fus envoyé à l'hôpital d'Auxerre où après avoir été soigné et guéri, je suis allé en convalescence huit jours, puis dirigé sur mon dépôt à Vermonton (Yonne). Plusieurs contingents partirent pour le front, par ci, par là, n'importe où, les départs se faisant par ordre d'arrivée au dépôt. Lorsque j'ai senti (renseigné par le fourrier) que mon tour approchait, je me suis fait inscrire comme volontaire pour retourner au front, soit pour le quatrième ou pour le 204<sup>e</sup> où je connaissais des camarades. Heureuse initiative, car les

copains partaient pour une destination inconnue, alors que moi j'attendais qu'il y ait un renfort de demandé pour les deux unités que j'avais choisies. Je suis reparti au front qu'au début de Novembre pour le 204<sup>e</sup> d'infanterie, que je rejoignis dans le secteur de Soissons. Notre division tenait le secteur de Guffry, Vauznot et Crouy, c'est ici que je fut affecté à la 24<sup>e</sup> Cie du 204<sup>e</sup>, nous étions sur la gauche du chemin des Dames...

## — L'affaire de Crouy —

C'est là que j'ai connu la guerre des tranchées, ma Compagnie était à une pointe avancée de cette crête qui défendait la ville de Soissons, et la vallée de l'Aisne, nos tranchées étaient à 150 ou 250 mètres des tranchées allemandes. Une nuit étant à mon tour au petit poste avancé avec 3 ou 4 camarades, nous entendîmes un ronflement de moteur devant nous. Aussitôt nous envoyons des fusées éclairantes, et nous vîmes devant nous de grosses masses noires roulant doucement dans notre direction. Alertés par nous les premières lignes déclenchèrent un feu nourri sur ces engins qui aussitôt éclatèrent comme une bombe entre nos lignes, au milieu d'un bruit infernal et d'une épaisse fumée noire... Ce fut un échec pour les Allemands qui ne recommencèrent jamais cette expérience. Mais, notre Etat-major renseigné sur les intentions allemandes, nous fit renforcer par des troupes de couleur. En effet quelques jours plus tard, le 9 Janvier après un bombardement relativement court sur les tranchées et sur l'arrière. Ces messieurs passèrent à l'attaque, heureusement, nos renforts noirs spécialistes de « la fourchette » se heurtèrent sans ménagement aux boches. Entre les lignes, ce fut une tuerie sans précédent, et le soir, de part et d'autre, les rescapés rejoignaient leurs tranchées de départ.

Ma compagnie, la 24<sup>e</sup>, ayant à sa tête le capitaine CH... fut citée à l'ordre de l'Armée. Tout était rentré dans un calme relatif, mais au bout de quelques jours, l'atmosphère devenait irrespirable, tellement une odeur cadavérique nous envahissait. Aussi notre lieutenant eut-il l'idée un soir de demander une centaine de volontaires, dont je fit parti. Le lendemain matin, au jour, nous nous présentions à la première ligne, non pas avec des fusils, mais, avec un grand drapeau blanc traverser d'une croix rouge, confectionnée dans la nuit, et armés de pelles et de pioches, on se présenta (avec précautions) au dessus de la tranchée, attendant la réaction d'en face. Nous attendîmes environ une ½ heure, pas un coup de feu, et soudain une multitude de chiffons blancs et d'outils émergeaient de la tranchée opposée. D'un accord tacite, nous montions sur le terrain et procédions à l'ensevelissement (si l'on peut dire) des cadavres en putréfaction, on s'est retrouvés devant un charnier horrifiant et inextricable, nous obligeant à mettre nos masques... Puis le soir nous sommes rentrés respectivement dans nos

tranchées sans avoir de conciliabules entre nous. Mais on s'était compris... Le lendemain, le lieutenant nous fit conduire dans un château situé entre Crouy et Vauziot, où il existait une installation de douches. Tous à poil, c'était un régal... Puis, nous sommes descendus au repos en arrière de Soissons, à Pernant et Mersin, je crois ? Là notre capitaine CH... fut évacué pour troubles cérébraux ; plus tard, j'ai connu un lieutenant d'Auxerre évacué pour les mêmes raisons... A Pernant je vais me permettre de rappeler une petite anecdote... Le prêtre Ceo... qui faisait fonction d'infirmier, fit un dimanche matin en l'Eglise du pays, un sermon en ces termes : « La France paye en ce moment ses dettes qu'elle a contracté envers l'Eglise depuis 20 ans, elle souffre mais elle doit souffrir encore, dans l'intérêt de l'humanité. » (Faisant allusion à la séparation de l'Eglise et de l'Etat). Inutile de souligner le froid que cette péroraison avait pu produire sur l'assistance. Mais ce jour là, le prêtre ne fut pas invité au mess des officiers...

On apprit plus tard que ce mot d'ordre qui venait du pape Benoit XV avait été prêché dans toutes les Eglises de France. Nous sommes restés dans cette région un certain temps, occupant dans l'Aisne des secteurs plus ou moins calmes dans la région de Berry-au-bac. Puis nous avons embarqué pour le Nord où nous sommes descendus à Naud-les-Mines, à droite de Bruay. Guerre tout à fait différente.

## — L'artois —

Au-dessus de Bully-Crenay, nous avons occupé un entonnoir géant, causé par l'explosion d'une mine, nous tenions la lèvres Sud et les Boches la lèvres Nord, lieu dit : Fosse Colonne n° 7.

La nuit nous nous contentions de nous adresser quelques grenades à main qui, invariablement tombaient dans le fond de l'entonnoir large d'une centaine de mètres ; mais de part et d'autre, cela évitait une attaque surprise. Puis, successivement, nous avons occupé en « dents de scie » : Ablain Saint-Nazaire, Souchey, Carency, Le Cabaret Rouge, où nous accédions par le boyau de la Redoute. Nous sommes descendu au repos pour quelques jours à 5 ou 6 km des lignes. Après cette pause nous nous sommes dirigés sur Notre Dame de Lorette où l'on devait préparer une grande offensive. Nous partons donc un soir, et après une marche épuisante dans les boyaux, nous arrivons aux tranchées, d'où nous devons attaquer au petit jour... Puis l'ordre d'attaque étant reculé d'heure en heure, tout le monde s'écroulait de sommeil. Bref, l'ordre d'attaque arriva vers 8 heures, après une courte préparation d'artillerie. C'est là que je veux rappeler un évènement tragique dont Barbusse fait allusion dans « Le

Feu » et que pour la censure il intitula « Argoval » alors qu'il faut lire « Mingoal ». Je disais donc plus haut que l'heure H avait sonné et le Lieutenant P... qui commandait deux sections de la 23e Cie, passa dans la tranchée en faisant l'appel de tous ses hommes, il manquait le soldat R..., il le fit remarquer aux sous-officiers responsables, qui lui répondirent : Il était là tout à l'heure, il doit roupiller dans un coin... Cherchez le ! On attaque dans 5 minutes, s'il n'est pas là, je le porte déserteur. C'est ce qui se passa, on ne le trouva pas, bien que réveillé par la suite par le bombardement, il rejoignit de trou d'obus en trou d'obus, l'arrière de la compagnie. Mais la décision du Lieutenant P... fut maintenue, malgré l'intervention du Capitaine C... en sa faveur, invoquant sa présence à toutes les attaques depuis le début. Rien à faire, et ce fut le drame... Après 4 ou 5 jours de durs combats pour la prise d'une ou deux tranchées, nous descendions au repos à Mingoal, où nous arrivons comme toujours en pleine nuit. Mais le matin au petit jour, nous sommes réveillés par le cri « Alerte ». De bouche en bouche, on apprend rapidement que le régiment se rassemblait pour assister à l'exécution de ce pauvre R... de la 23<sup>e</sup>. Un cri de dégoût et d'amertume s'empare de tous, mais il faut obéir, malgré cela, beaucoup se font porter malade, la visite n'étant qu'à 8 heures, mais de ce fait, ils n'assisteront pas à l'exécution...

### — La tragédie —

Nous nous rendîmes donc, dans un vaste pré, à proximité du pays, pour nous former en carré. Le Colonel C... faisant fonction de Général de Brigade, cria « Garde à vous ! » et un fourgon s'avança lentement, puis s'arrêta, il en descendit un pauvre gars livide, encadré par deux soldats, ne pouvant mettre à peine les pieds l'un devant l'autre. Puis on l'amena devant le Colonel qui lui lu l'arrêt du tribunal militaire, le condamnant à la peine de mort. Ensuite cet homme fut emmené vers un poteau de bois blanc, de 80 cm à peine de hauteur, et les deux hommes tentèrent de le faire mettre à genoux pour l'attacher ; mais l'instinct de conservation dominant, le condamné refusa de plier. Le colonel demanda d'un ton nazi-llard, quatre hommes de renfort, et, le pauvre gars fut terrassé et ficelé au poteau, les yeux bandés. Quel spectacle !... Comme il n'y avait aucun volontaire pour le peloton d'exécution, le Colonel C... commanda de désigner douze hommes pour accomplir cette triste besogne, ce qui fut fait. Le plus vieux sous-officier du régiment fut chargé de commander l'exécution, le pauvre, perdant son sang froid, se croyant à l'exercice, cria : en joue feu ! Alors qu'il devait simplement, lever son sabre et l'abattre ; et pour le coup de grâce, il tourna la tête, pour ne pas voir la victime. Ensuite on défila en musique devant le fusillé, au pas de « Sambre et Meuse »,

les infirmiers secouraient les pauvres copains qui se trouvaient incommodés en passant devant la victime, la tête sur les genoux... en rentrant au cantonnement, j'ai vu, comme d'autres, le Capitaine C... pleurant ce soldat, qu'il avait eu comme agent de liaison, au début des hostilités. On ne pouvait rien dire et pourtant... Paraît-il, il fallait un exemple ! Le corps de ce soldat fut donc inhumé au cimetière de Mingoval, avec la pancarte rituelle, « mort en lâche ». Mais deux jours plus tard on pouvait lire à la même place : « assassiné lâchement par ses chefs ». Et pour terminer avec cette pénible histoire, 15 jours après, dans une attaque, aux premières nouvelles, on apprenait que le Lieutenant P... était tué d'une balle... dans le dos... l'histoire s'arrête là.

### — La vie de tranchées —

C'est dans cette région du nord, que nous connurent la vie de tranchées la plus pénible. Nous vivions dans une atmosphère de mort. Les rats, les mouches, les asticots, la boue jusqu'à l'enlèvement et le froid. Je veux citer, qu'un exemple : dans un certain secteur, que nous avons tenu, la division qui nous avait précédé, avait dû pour se parer au plus vite, murer et élever les lèvres d'un boyau, avec des cadavres et de la terre entassés les uns sur les autres, et même quelques abris individuels qui étaient recouverts de la même façon. Aussi, un matin au petit jour, avions nous notre toile de tente recouverte d'asticots. Nous avons vraiment perdu tout sens de la dignité humaine, nous vivions comme des bêtes... Nous descendions des lignes pour nous reposer dans un petit patelin où imprudemment était resté une femme pour tenir une buvette ou épicerie, je ne veux pas dépeindre les orgies de toutes sortes qui pouvaient se passer. Ah ! Les gars... un civil, masculin ou féminin, pour nous, c'était quelque chose d'humain...

Puis vint la grande offensive d'Artois ! Après un bombardement roulant, nuit et jour, pendant 8 jours, on attaqua, avec pour objectif, Lens. Nous sommes arrivés aux portes de cette ville, presque « l'arme à la bretelle », tout était pulvérisé devant nous, même les batteries d'artillerie ennemies étaient abandonnées sur place, en piteux état. Heureux de cette avance, nous avions le sourire ?. Quand le soir au crépuscule, nous recevions l'ordre de rejoindre nos positions de départ... ce que nous fîmes, un peu déçus, au cours de la nuit. Nous avons appris un peu plus tard, que la 6<sup>e</sup> armée anglaise qui était sur notre droite était enfoncée et, nous étions menacés d'être pris par derrière.

Notre régiment obtint la fourragère. Plus tard, la tactique de notre état major a dû changer ! Car, lorsque l'on devait attaquer, pour occuper une ou deux tranchées ennemies, on pratiquait

un bombardement de toutes nos pièces d'artilleries sur la Ière tranchée boche, pendant une ½ heure ou 1 heure au plus, et à la minute H, l'artillerie allongeait le tir, réglé par un officier de cette armée qui était avec nous, afin d'éviter toute erreur, et par bonds successifs nous allions occuper la tranchée bombardée. Ceci dit, en passant, nous trouvions des boîtes de singe allemand, bien meilleures que les nôtres. Si nous faisons un second bond en avant, le même processus recommençait, c'est là, que parfois, nous laissons dans cette première tranchée conquise, les nettoyeurs de tranchées... En principe des volontaires, armés de grenades et de couteaux, qui avaient pour mission de capturer morts ou vivants les quelques soldats allemands qui auraient pu rester dans un abri ou une grotte, et pour la suite, nous tirer dans les dos. Heureusement pour eux, la presque totalité en faisait « Komrad ».

Nous avons donc tenu ce secteur agité pendant quelque temps. Un jour, après un violent bombardement et malgré les conseils de prudence de notre commandant C... , nous avons, avec mon camarade Schlaegel, toujours sous le feu de l'artillerie, secouru 13 de nos camarades plus ou moins grièvement blessés, et avons fait évacuer les plus atteints, après pansements, par les brancardiers régimentaires... Cet acte de notre part, bien naturel et humain, nous valut une citation qui à cette date était rare, pour les simples soldats.

### — Relèves —

Je ne puis passer sous silence les relèves, qui étaient fatigantes et parfois meurtrières. Elles se faisaient par des boyaux interminables, et pris en enfilade par l'artillerie ennemie. Aussi, après ces expériences malheureuses, nos chefs et nous même , nous avons remarqué de nos tranchées, que les boches, méthodiques, mais un peu routiniers, arrosaient toutes les nuits, aux mêmes heures et pour un temps limité les mêmes endroits de nos arrières. Comme nous restions un certain temps dans le même secteur, et que nos lieux de repos étaient fixes, nos gradés décidèrent de pratiquer nos relèves par petits groupes, connaissant le point de rendez-vous final. Nous partions donc des tranchées par les boyaux, mais arrivés à quelques deux cents mètres du terrain bombardé, nous nous arrêtions, attendant le prochain marmitage et sitôt celui-ci suspendu, nous accourrions sur la piste parallèle au boyau et, à toutes jambes, nous franchissions les quelques centaines de mètres dangereuses, et après, nous descendions tranquillement à notre lieu de repos.

### — Retours de permissions —

Comme tous mes camarades, j'avais droit quand le secteur était calme, à une permission dite de détente, d'une dizaine de jours, au bout desquels, nous retournions, au front avec un « cafard » sans limite !

Mais, je veux raconter deux cas de retours de permissions tragiques et qui m'ont frappés durement !

1°—Je rentrais une fois, avec un camarade du nom de RENARD, et notre train aboutissait dans le Nord, à une petite gare au milieu de la campagne et naturellement de la nuit !

A peine descendu du train, nous apprenons que notre compagnie était en réserve à quelques kilomètres de là !

Mon camarade voulut partir aussitôt de crainte de se faire eng... par le Capitaine, parce que nous étions déjà en retard de 12 heures, imputables au train, pour des raisons inconnues de nous ?

Je lui dis, pars si tu veux, mais moi, je remonterai demain matin, avec les « cuistots », voir cuisines roulantes.

En arrivant, le lendemain matin comme je l'avais décidé les copains me disent tout de suite : « tu sais... RENARD est mort, vas le voir dans l'abri ! ... Quel spectacle, tout le bas ventre, noir et brûlé !

J'ai su aussitôt les causes de cette mort atroce, car il eut la force de raconter avant de mourir dans des souffrances inhumaines ce qu'il avait fait en revenant du train ? Pris d'un besoin naturel, il baisse son pantalon et se soulage dans un trou d'obus... ypérite...? C'était la nuit !

Pauvre gars ! Avec la transpiration due à la marche, que cette partie du corps offrait à ce gaz, ce fut une proie facile et il est parvenu à rejoindre sa compagnie, ressentant de plus en plus cette brûlure et malgré le « toubib » il est mort dans l'heure suivant son arrivée !

Deuxième cas, que je vais vous narrer et qui me concerne personnellement :

Je rentrais d'une permission spéciale de 4 jours... pour me marier ; or mon train était à son terminus à Villers-Cotterêts.

Nous arrivons donc à cette gare, la nuit comme toujours, pour éviter d'être repérés par les avions boches, mais à peine étions nous arrivés, qu'un avion vient laisser tomber 3 ou 4 bombes sur la gare.

Une bombe tomba sur le wagon précédent le nôtre ; bilan une vingtaine de morts et blessés ; notre wagon s'en tira avec quelques planches des parois arrachées, mais pas un blessé !! Quelle chance ! Mais quel retour de lune de miel ! ...

Ce ne sont que quelques souvenirs qui seraient à rajouter à bien d'autres encore vécus par

tous les camarades du front ;

## — Deuxième blessure —

Après quelques jours de repos, nous retournions dans le secteur de Souchez, Cabaret Rouge et Notre Dame de Lorette, secteur relativement calme se traduisant par des duels d'artillerie et échanges de coups de feu, marquant notre présence. Puis un jour, vers 3heures de l'après-midi, à l'angle de la tranchée Dedin et du boyau 97, un 878 autrichien à tir rapide, vint éclater sur le bord de la tranchée où je me trouvais.

Projeté dans le fond de la tranchée et recouvert de terre par l'éclatement, un camarade Aubry d'Auxerre, me dégagea et vérifia ma blessure. J'avais l'impression d'avoir la moitié de la tête enlevée... Mais mon copain me rassura, enleva mon casque, et me fit localiser au toucher du doigt, l'endroit exact de ma blessure, qui se soldait par un éclat d'obus à la base du crâne, gros comme une noix, et que mon casque transpercé avait amorti la pénétration dans le crâne.

Après avoir repris mes sens, j'avais repéré la route des Pylônes, à environ 1km en arrière, où se trouvait le poste de secours, et traversant le Ravin des Zouaves, je fonçait droit devant moi, ayant fait 20 ou 30 « plat ventre », avant d'arriver. J'avais toujours l'impression, que les obus qui éclataient dans le secteur, me tombaient sur la tête... Je fus donc évacué à l'arrière, après avoir été pansé, et admis à l'hôpital auxiliaire à Issy les Moulineaux, où l'on me retira l'éclat d'obus. Mais il en reste un petit éclat, gros comme un grain de millet, qui circule et vient parfois à la surface de la peau, sans me faire souffrir. Donc, après un court séjour à cet hôpital, où je fus un des premiers sortis et, un des derniers rentrés (pour cause de non soumission et d'indiscrétion...) je partis donc pour 15 jours de convalescence avec mon pansement à la tête.

Après ma guérison, je retournais au front rejoindre mon unité. Nous avons tenu successivement les secteurs de Moulin tout vent, Berry au Bac (c'est ici en Juillet 1916 que nous apprîmes le débarquement des américains qui fut pour nous tous une explosion de joie, et une lueur d'espoir, car le moral commençait à baisser...), Le Mont Doyen, Le bois des mines et des buttes (lutte de torpilles), à ce sujet nous voyions arriver d'un mauvais œil les crapouillots qui venaient répondre aux torpilles allemandes, en s'installant derrière notre tranchée pour envoyer leurs projectiles. Ah ! Les emmer... Car dès leur mission remplie, ils partent et les Boches déclenchaient un tir de destruction pour faire taire ces maudits

crapouillots.

Il ne s'agissait pas d'attaquer, mais de maintenir nos positions. Aussi quand nos vis-à-vis avaient des velléités offensives, c'était souvent pénible et meurtrier... mais nous ne cédions pas. Pourtant une certaine lassitude et un découragement se faisaient sentir dans nos rangs. Nous ne voyions aucune issue à cette tuerie. De plus nous avons appris la mort tragique du « grand Gallieni » le vainqueur de la Marne ?

Nos chefs à l'arrière étaient au courant de notre moral. Aussi, un matin, ne voit-on pas passer en première ligne, un petit homme vêtu d'un petit capuchon et d'un chapeau mou, accompagnant notre Colonel bien plus grand que lui, arpentant rapidement la tranchée, c'était Clémenceau... Il ne venait certainement pas en stratège, mais au point de vue psychologique, c'était un succès car nous sentions nos chefs civils et militaires avec nous... nous rapprochant de ce qui pouvait être humain...

Détail piquant : Pendant leur passage dans la tranchée, les Boches nous envoyèrent comme d'habitude une salve d'obus qui éclatèrent à quelque 100 mètres de nous ; instinctivement notre Colonel se courba presque à terre pour éviter un éclat possible, Clémenceau, imperturbable, lui dit : relevez vous, mauvais exemple pour vos hommes.

Nous avons appris, que Poincaré avait visité également d'autres secteurs. Puis après avoir été relevés de ce secteur, nous sommes partis dans la marne. Nous avons occupé au dessus de Mourmelon, le Mont Cornillat et le Téton. Là, nous avons perdu une section de mitrailleurs, une torpille étant tombée à l'entrée de leur abri souterrain. Nous avons appris également, qu'au camp de Mourmelon, quelques centaines de soldats fatigués et découragés étaient gardés par des Sénégalais.

Ensuite, nous sommes allés, sur la gauche de la montagne de Reims, vraiment un secteur de repos, les Boches étaient à 3 ou 4 cent mètres de nous, pas d'artillerie ! Dans une plaine immense. Les perdreaux venaient partager nos restes sur les talus. Puis nous remontâmes dans l'Aisne, à gauche de Berry au bac où nous avons tenu les positions devant Vailly, ce fut le grand drame...

Nous avons entendu parler des gaz lacrymogènes dont les anglais s'étaient servis à la bataille d'Ypres, puis nous avons connu les gaz asphyxiants, suffocants, moutarde. Les Boches voulurent faire une démonstration de gaz « Ypérite » dans notre secteur... ce fut la catastrophe ! 80% de nos effectifs furent mis, hors de combat... Morts, brûlés ou asphyxiés ! Dans des souffrances atroces... Ce bombardement ne fut suivi d'aucune offensive de la part des Boches... et pour cause...

Ici, je veux relater un pénible et dramatique accident : un camarade nommé Renard,

rentrant de permission, urina sans méfiance dans un trou d'obus « ypérite », il mourut une heure après, dans des souffrance terribles, le bassin brûlé et rongé.

Les restes de notre division furent dirigés dans une zone de « rafraichissement » au nord de Paris. Aussitôt j'avais écrit à maman pour la prévenir. Elle vint me voir 2 ou 3 jours et je lui racontais la catastrophe des gaz, dont j'étais un des survivants intact. Mais en la raccompagnant à la gare, subitement je ne pouvait plus sortir un mot, j'étais complètement aphone... j'étais pris à retardement. Je fus soigné à l'infirmerie, mais aujourd'hui encore, je ressens des troubles bronchiteux consécutifs à ces gaz. Je n'ose me plaindre, je suis là... Ensuite, les rescapés furent incorporés dans la première division d'infanterie du Nord. Pour ma part je fus affecté au 43<sup>e</sup> d'infanterie de Lille, division sous le commandement de Mangin, régiment à fourragère, couleur médaille militaire.

### — Verdun - Rive gauche —

Puis nous partîmes pour le secteur de Verdun, nous avons débarqué à Revigny (Meuse) et nous avons été dirigés sur Avescourt, où nous avons passé l'hiver 16-17, avec parfois -28° de froid. Nous avons pris le cimetière d'Avescourt, puis les allemands s'étant retirés sur les hauteurs de la côte 304 et le Mort-Homme, nous avons occupé le Bec de Canard, le point H... en passant par le Ravin de la Mort, qui aboutissait à une grande poche appelée « Le réduit d'Avescourt », dont les allemands occupaient les crêtes, nous étions accrochés aux pentes de cette cuvette ; celles-ci étant un véritable dépotoir à obus...

L'hiver fut si rude, -28 °, que nous allions aux cuisines roulantes pour le ravitaillement, et nous rapportions le pinard gelé dans nos musettes, quand au pain, il fallait le scier, et laisser fondre les glaçons qui brillaient dans la mie...

J'ai vu des soldats avoir les yeux noirs, brûlés par la réverbération du soleil sur la neige.

Au début du printemps, nous sommes descendus au repos à Robert Espagne, puis après nous sommes allés à la citadelle de Verdun, où nous avons connu un séjour agréable, accompagné du Théâtre aux Armées...

### — Verdun – Rive droite —

Après ces quelques jours de repos, nous sommes remontés en première ligne, en passant par le faubourg pavé, Bras (Vacherauville étant occupé par les allemands) nous avons pris position à la côte du Poivre, Puis Douaumont et le point Z. Nous descendions en réserve à

l'abri des 4 cheminées sous Douaumont, où avait été emmuré une compagnie de chasseurs à pied, séparée de nous par un mur. Paraît-il, un obus de 380 avait percuté sur le fort et avait enseveli les pauvres gars...

J'ai une fois fait allusion aux rats et aux poux avec lesquels nous cohabitons des semaines ou des mois, suivant les secteurs que nous occupions, mais il est une anecdote que je veux compter ici :

Un jour nous sommes descendus en réserve à Bras, nous étions une vingtaine à coucher dans une cave, nous étions étendus normalement sur le sol, enveloppés dans notre toile de tente. A peine nous avons fermé les yeux, que nous sentions une cavalerie accompagnée de cris stridents, courir sur nos toiles de tente... C'était des rats... qui se battaient entre eux, sur notre corps. On projeta une lampe électrique et on vit des centaines de rongeurs courir dans tous les sens. Inutile d'insister, pour vous convaincre que notre nuit fut mouvementée. Mais dès le lendemain matin, on enleva les balles d'une cinquantaine de cartouches et on les bourra avec du papier et des petits morceaux de fer, coupés de grosseur d'un petit grain de plomb, avec des cisailles et le soir, nous avons passé la nuit à cribler ces bestioles, en les détruisant par 3 ou 4 d'une seule cartouche.

Ce fut pour nous une véritable distraction, et nous avons pu enfin nous reposer. Puisque nous sommes à Bras, je vais me permettre de vous conter un souvenir. Il existait à quelque 200 ou 300 mètres du pays, au bord du canal de la Meuse, une grande usine de chaux et ciment. Hors, adossé, au principal bâtiment de cette propriété, il existait un abri non fermé, tenant toute la longueur pour permettre aux ouvriers de déposer leurs vélos et autres ustensiles et outils, pendant leurs heures de travail...

Mais un jour, un officier du premier Génie, passant devant cette usine, regardait ses bâtiment, et fut intrigué par l'importance de ce hangar construit en grosses poutres et poutrelles, recouvert seulement par de la tôle ondulée et fixé au mur par une vingtaine de boulons. Poussant plus avant ses recherches, il remarqua, que cet immense abri se composait de deux tronçons se reliant, et il suffisait de dévisser les boulons et le hangar devenait mobile et sur pieds en le renversant.

La longueur totale correspondait à la largeur du Canal, et au cas, où le pont de pierre qui surplombait le cours d'eau aurait été détruit, en quelques heures il était remplacé par ce pont de bois préfabriqué permettant aux troupes allemandes de traverser le Canal. On apprit par la suite, que le directeur de cette entreprise était sujet allemand et qu'il avait fermé sa maison 15 jours avant la mobilisation.

Ceci rejoint les grandes plaques de Bouillon « Kub » qui étaient apposées sur les maisons

et derrière lesquelles, il existait des renseignements stratégiques. Ce qui prouve que l'Allemagne avait bien préparé et voulu cette maudite guerre...

C'est à Bras également, que j'ai vu debout au coin d'une maison un obus de 420 non éclaté, mais désamorcé. J'avoue que c'est impressionnant de voir un obus d'une telle dimension...

Après un assez court séjour, nous sommes retournés à la citadelle. Là on nous annonça, que l'on préparait une attaque pour reprendre Fleury, et que nous allions faire parti de cette offensive.

A cette époque les effectifs devaient être limités... car on nous a dit avant de monter : on vous donne des vivres pour 8 jours, et on apprit plus tard que l'on ne serait relevés qu'avec 60% de pertes ! Belle perspective...

Enfin le jour H est arrivé, et par le faubourg pavé, nous repartons avec sur le dos, deux boules de pain, deux bidons de pinard, des boites de singe, et un bidon de « gnaule » ayant un goût étrange...

Là j'ai vu et entendu des pauvres gars dire : Ah ! Que l'on se fasse casser la g... aujourd'hui ou demain, faut toujours y aller... Alors ils se consolait, en buvant à pleines gorgées leurs bidons de pinard.

Enfin, nous arrivons à Bras, et nous prenons le ravin des Vignes, toujours très arrosé par l'artillerie boche, par des tirs de barrage, et après quelques heures de marche, on nous a fait stopper.

Au petit jour, nous cherchions Fleury. Nos gradés nous indiquent un pan de mur et nous déclarent : c'est là que nous devons attaquer et nous serons dans Fleury. Un bombardement intense nous précède, et nous arrivons, non sans pertes, au milieu d'un amas de ruines... mais qui pour les allemands était un point stratégique. Nous sommes restés 4 jours avant d'être relevés, ayant essuyé des bombardements terribles... quel massacre... nous avons appris par la suite, qu'à notre droite, au fort de Vaux, la lutte avait été encore plus terrible...

Il faut dire aussi, que dans tous les secteurs de Verdun, que j'ai pu voir, il n'est pas 1 m de terrain ; qui n'ait été retourné une centaine de fois, par le pilonnage des duels d'artillerie. Certains auteurs, ont du reste écrit que Verdun fut le tombeau des Armées allemandes et Françaises

Enfin, nous sommes partis au repos dans un secteur bien calme ; sur la gauche de Reims, nos tranchées se trouvant au moins à un kilomètre des tranchées ennemies, personne ne nous tirait dessus (Région de Rilly-la -Montagne)

Puis, quand nous fûmes reposés, nous avons été dirigés sur les Vosges, et sommes

descendus à Gerardmer. Au bout de quelques jours, nous sommes montés en position au Henek, par le col de la Schlut, guerre de tranchée normale, avec coups de feu et quelques duels d'artillerie diurnes et nocturnes.

On apprit que l'on préparait une grande offensive avec les américains sur la vallée de Munster...

Mais on apprit aussi par les cuisines roulantes, que les diplomates devaient se réunir bientôt, pour une armistice éventuelle... mais tout les copains disaient : « c'est un filon de cuistot »...

## — L'armistice —

Le 11 Novembre 1918, vers 10h du matin, c'était vrai... Personne ne pouvait y croire...

Le soir dans Gerardmer, on se rencontrait, on rigolait... sans se dire un mot !...

Ce n'est que quelques jours plus tard, quand nous commençâmes notre marche en avant, par la vallée de Munster, Colmar et Mulhouse, nous avons été littéralement portés en triomphe, couverts de fleurs et de baisers... C'est là dis-je que nous avons réalisé que c'était fini, et que l'on redevenait des humains.

Nous sommes restés en occupation Gress-Guérau Mayence et Wisbaden, (quelle jolie volle), avec tous les avantages dont peuvent bénéficier les occupants...

Je fus libéré avec ma classe 1910, le 12 Aout 1919, à Lille où je fus dirigé pour cette formalité, je redevenais un homme...

Voilà comment j'ai passé ma jeunesse de 21 ans à 29 ans et je n'ai pas le droit de me plaindre, quand je pense aux 1 600 000 tués de nos camarades, qui sont morts en croyant à la der des der...

Je me souviens aussi qu'un grand homme « Clemenceau » qui osa dire face au pays : Ces hommes ont des droits sur nous » !!! Que d'amères désillusion depuis.

## — Ma conclusion —

GUERRE A LA GUERRE.

Gaston Hivert, Le 21 Décembre 1969